

PRENDS LE SAC ET CRÈVE

Marcus V



Prends le sac et crève

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Coffre Zéro	4
Chapitre 2 : Deux Centimètres	9
Chapitre 3 : Le Prix de la Viande	16
Chapitre 4 : L'Hémophilie de Moro	24
Chapitre 5 : Sectionner	29
Chapitre 6 : Le Couloir des Ombres Fixes	32
Chapitre 7 : Psychose Fétichiste	36
Chapitre 8 : L'Autopsie à Vif	41
Chapitre 9 : Le Poids Exact	44
Chapitre 10 : Le Sac et la Crève	48

Chapitre 1

Coffre Zéro

Le volant de la porte tourne. Moro pèse de tout son poids sur la barre d'acier. Les muscles de son cou saillent sous la peau grasse. Le métal gémit. Douze tonnes d'alliage pivotent sur des gonds lubrifiés. L'air s'échappe avec un sifflement pneumatique. Elias garde son Glock 17 baissé. Kovacs surveille l'ombre du couloir. La porte s'ouvre sur un rectangle noir.

L'odeur arrive en premier. C'est une gifle de fer froid. La charogne suit immédiatement. C'est une puanteur de viande oubliée dans un casier fermé. Elias avance d'un pas. Sa lampe torche balaye l'espace. Le faisceau tape contre le mur du fond. Le coffre zéro est vide. Pas de palettes de billets. Pas de lingots d'or. Juste du béton gris et des parois d'acier nu.

Un choc sourd fait vibrer les talons. Derrière eux, le couloir a disparu. La porte de sortie est devenue une paroi lisse. L'acier a fusionné avec le cadre de maçonnerie. Sacha pose ses mains sur la surface. Elle cherche une fente ou un joint. Il n'y a plus rien. Le métal est chaud sous ses doigts. Elle tire sur les sangles de son masque de porcelaine. Le cuir grince.

Elias observe le sol. Une rainure court le long des plinthes. Un grincement mécanique débute dans les structures. Les murs latéraux bougent. Ils avancent par saccades de quelques millimètres. Le mécanisme est lourd. Elias regarde sa montre. Les parois se rapprochent de deux centimètres par minute. L'espace de six mètres va s'annuler.

Moro lâche sa scie circulaire à béton. Le disque de diamant heurte le fer avec un bruit de cloche. Il essuie la sueur de son front avec son avant-bras. Sa peau est rouge

brique. Il respire bruyamment par la bouche. Il marche vers la paroi de sortie. Il frappe le métal du poing. Le son est mat. C'est un bloc plein.

Sacha s'accroupit près du seuil. Elle sort un multimètre de sa sacoche. Elle cherche un point de contact électrique. L'écran reste noir. Elle gratte le métal avec un tournevis. L'acier ne se raye pas. Elle tremble des mains. Ses doigts tapotent ses genoux de manière erratique.

Elias retire son chargeur. Il appuie sur l'arrêteoir de culasse. Le métal glisse avec un clic sec. Il éjecte la première cartouche dans sa paume. Ce n'est pas du cuivre. C'est de l'émail. Une racine de dent dépasse de la douille de 9mm. Il vide le reste du chargeur sur le sol strié. Douze incisives humaines rebondissent. Elles sont tachées de sang frais.

Kovacs examine les dents. Il ne parle pas. Sa silhouette filiforme projette une ombre longue sur le mur qui avance. Il ramasse une incisive. Il la porte à la lumière. La racine est encore humide. Elias vérifie la chambre de son arme. Une autre dent est engagée. Il range le Glock dans son holster de hanche.

Le bruit des murs s'intensifie. C'est un frottement de plaques tectoniques. Le plafond descend de trois centimètres. Moro lève les mains pour toucher la surface. Il doit courber l'échine. Sa respiration devient un sifflement court. Il regarde Elias. Elias ne bouge pas. Il traite les données.

Au centre de la pièce, une trappe s'ouvre. Un plateau de balance hydraulique émerge du sol. Des cadrans à aiguilles sont fixés sur le montant. L'unité de mesure est le kilogramme. L'aiguille est calée sur le zéro. Un levier de déverrouillage est situé sous les cadrans. Un vérin en acier bloque le mécanisme.

Elias s'approche de la balance. Il pose son sac de sport vide sur le plateau. L'aiguille ne bouge pas. Il regarde les murs. L'espace a perdu dix centimètres en cinq minutes.

Moro se colle contre la paroi du fond. Il serre sa scie circulaire contre son torse. La sueur coule dans ses yeux.

Sacha fouille ses poches. Elle sort une fiole de verre bouchée par du liège. Le liquide à l'intérieur est clair. Elle regarde Elias. Elias regarde la balance. Il désigne le plateau du doigt. Il ne dit rien. Sacha range la fiole. Elle recule vers le coin gauche.

Elias examine le montant de la balance. Une inscription est gravée dans le métal. Le texte est technique. Il indique la charge nécessaire pour libérer les issues. Le chiffre est précis. Il correspond au poids total des quatre membres de l'équipe, moins soixante-dix kilos.

Moro comprend le calcul. Il regarde son propre corps. Cent dix kilos de muscles et de graisse. Il regarde Kovacs. Il regarde Sacha. Il serre la poignée de sa scie. Le moteur thermique de l'engin est froid. Moro tire sur le lanceur. Le câble revient à vide. Il tire une deuxième fois. Le moteur tousse. Une odeur d'essence sature l'air confiné.

Le plafond descend encore. Elias doit baisser la tête. Il observe la scie de Moro. Le disque de diamant brille sous sa lampe. Il regarde la jambe de Moro. Il regarde la balance. Le mécanisme attend sa viande. Elias sort son couteau de combat. La lame de quinze centimètres est en carbone noir.

Sacha gratte le masque de porcelaine. Ses ongles crissent sur la céramique. Elle émet un gémissement étouffé. Elle se roule en boule sur le sol. Les murs latéraux sont à moins de cinq mètres l'un de l'autre. Le bruit du métal en mouvement couvre les battements de cœur.

Elias avance vers Moro. Il marche avec lenteur. Ses bottes ne font aucun bruit. Moro lève la scie. Le moteur démarre dans un fracas de tonnerre. La fumée d'échappement envahit la pièce. La visibilité chute. La lumière des lampes se reflète dans le brouillard bleuâtre.

Moro hurle quelque chose. Le son est dévoré par la machine. Il fait osciller le disque rotatif devant lui. Elias reste hors de portée. Il observe le cou de Moro. La veine jugulaire bat sous la peau rouge. Elias change la prise de son couteau. Il passe en prise inversée.

Kovacs reste immobile contre le mur. Il regarde le plafond. La dalle de béton est à dix centimètres de son crâne. Il ferme les yeux. Il attend l'impact ou l'ouverture.

Elias fait un pas de côté. Il évite une attaque circulaire de Moro. Le disque de la scie mord le mur d'acier. Des étincelles jaunes illuminent la fumée. Le bruit est strident. Moro perd l'équilibre. Le poids de la machine l'entraîne vers l'avant.

Elias frappe. La lame pénètre le muscle du trapèze. Moro lâche un cri sourd. Il ne saigne pas normalement. Le sang gicle par jets saccadés. Il est hémophile. La plaie ne se refermera pas. Le liquide rouge inonde le sol strié. Il coule vers la balance.

Moro tente de se redresser. Ses jambes fléchissent. Il lâche la scie. L'engin continue de tourner au sol. Il trace un arc de cercle dans le métal avant de caler. Moro s'effondre sur les genoux. Il plaque sa main sur sa blessure. Le sang passe entre ses doigts.

Elias attrape Moro par le col. Il le traîne vers le plateau de la balance. Le corps de cent dix kilos s'affale sur le métal. L'aiguille oscille violemment. Elle monte vers le chiffre requis. Elle s'arrête à mi-chemin. Ce n'est pas assez.

Les murs continuent leur progression. L'espace est maintenant un couloir étroit. Sacha est coincée entre deux parois. Elle crie. Le masque de porcelaine se fissure sous la pression latérale. Un morceau de céramique tombe. On voit un œil injecté de sang.

Elias regarde Kovacs. Kovacs regarde Elias. La balance exige le reste du poids. Elias

ramasse la scie circulaire. Il vérifie le réservoir d'essence. Il reste la moitié du plein. Il tire sur le lanceur. Le moteur hurle à nouveau.

Elias s'approche de la balance. Il regarde le bras de Moro qui dépasse du plateau. Il positionne le disque de diamant au-dessus du coude. Il appuie sur la gâchette. La rotation s'accélère. Le bruit devient un cri aigu. Elias descend la lame.

Le sang repeint les cadrans. L'aiguille progresse. Le vérin de la porte de sortie émet un claquement hydraulique. Un millimètre de jeu apparaît dans la paroi fusionnée. Elias ne s'arrête pas. Il a besoin de plus de poids. Il a besoin de tout le poids.

Sacha hurle alors que les murs lui broient les côtes. Le son de ses os qui cassent est sec. C'est le bruit d'un bois mort qu'on brise. Elias ne se retourne pas. Il se concentre sur la coupe. Le disque de diamant traverse l'os de l'humérus. La résistance est minimale.

L'aiguille de la balance atteint la zone rouge. Le mécanisme de déverrouillage s'enclenche. Un sifflement d'air comprimé retentit. La paroi de sortie coulisse latéralement. Un passage de cinquante centimètres s'ouvre sur le noir du couloir.

Elias lâche la scie. Il ramasse son sac de sport. Il enjambe le corps de Moro. Il ne regarde pas Sacha. Il ne regarde pas Kovacs. Il s'engouffre dans la fente. Ses épaules frottent contre l'acier froid. Il sort dans le couloir.

Derrière lui, les murs se rejoignent. Le bruit du choc final est une explosion sourde. Le silence revient. Elias vérifie sa montre. L'opération a duré douze minutes. Il remet son chargeur plein de dents dans son arme. Il marche vers la sortie. Ses pas résonnent sur le béton.

Chapitre 2

Deux Centimètres

Le premier déclic provient du plafond. C'est un bruit sec de métal sur métal. Elias immobilise son bras. Il ne respire plus. Le silence revient dans la chambre forte. Puis, une vibration sourde monte du sol. Elle traverse les semelles de ses bottes. Le mécanisme est enclenché.

Elias pose sa main sur la paroi latérale. Le froid de l'acier pénètre sa peau. Il sent une pression constante contre sa paume. Le mur bouge. Le mouvement est fluide. Il est presque silencieux. Elias regarde le joint au sol. La ligne de démarcation entre la paroi et la dalle s'efface. L'acier recouvre le béton.

— Les murs bougent, dit Elias.

Sa voix est un rasoir sur du verre. Sacha lève les yeux de sa console. Elle ne répond pas. Ses doigts s'activent sur le clavier tactile. Kovacs s'accroupit près du mur opposé. Il sort un mètre ruban de sa ceinture. Il plaque l'embout métallique contre la paroi. Il tire le ruban jusqu'à une marque au sol.

— Deux centimètres, annonce Kovacs.

Il attend. Son regard est fixé sur le cadran analogique. Le ruban se rétracte lentement.

— Deux centimètres par minute, confirme-t-il.

Elias regarde sa montre. Il est 04h12. La pièce mesure six mètres de large. Le calcul est une donnée brute dans son esprit. Dans cent cinquante minutes, les parois se

toucheront. L'espace vital s'évapore.

Kovacs déplace sa lampe torche vers le sol. Le faisceau balaie la dalle de béton gris. Il s'arrête sur une rainure. Elle est large de deux centimètres. Elle est profonde. Kovacs suit le tracé avec la lumière. La rainure parcourt tout le périmètre de la salle. Elle converge vers le centre.

— Regardez ça, dit Kovacs.

Il désigne le point de convergence. Une grille circulaire occupe le milieu de la pièce. Elle est percée de trous de la taille d'une pièce de monnaie. Kovacs s'approche. Il s'agenouille. Il passe un doigt dans la rainure. Il le ressort et le frotte contre son pouce.

— C'est poli, dit-il. L'angle est calculé.

Il pose sa lampe au sol. Il observe la pente. Elle est légère. Deux degrés vers le centre. Kovacs sort une fiole d'eau de sa veste. Il verse quelques gouttes dans la rainure. Le liquide glisse sans résistance. Il suit la rigole. Il disparaît dans la grille centrale.

— C'est un système de drainage, dit Kovacs.

Elias regarde la grille. Il comprend la fonction du dessin. Les rigoles sont des collecteurs. Elles sont conçues pour acheminer des fluides denses. Le sang. La lymphe. La graisse fondue. La chambre forte est un entonnoir chirurgical.

Sacha jure entre ses dents. Elle frappe le côté de son terminal. L'écran affiche une série de caractères corrompus. Le curseur clignote sur un fond rouge.

— Le système rejette l'accès, dit Sacha.

Elle débranche le câble optique. Elle examine l'embout. Le plastique a fondu. Une odeur de bakélite brûlée flotte dans l'air. Elle sort un nouveau connecteur de sa sacoche. Elle tente de l'insérer dans le port de la console. Le métal de la paroi semble se refermer sur l'ouverture. Le port est écrasé.

— La console se rétracte, dit Sacha.

Elle force. Le connecteur casse. Elle jette les débris au sol. Elle sort un tournevis de précision. Elle tente de démonter la plaque de protection. Les vis sont des têtes hexagonales non standard. Elles tournent dans le vide. Le mécanisme interne est protégé par un alliage au tungstène.

Moro se tient au milieu de la pièce. Il tient sa scie circulaire à béton. Le moteur est éteint. Le disque de diamant brille sous les spots. Moro transpire. La sueur coule le long de son cou de taureau. Elle imprègne le col de sa combinaison. Il regarde les murs qui se rapprochent.

— On peut couper, dit Moro.

Sa voix est lourde. Elle manque de souffle. Il désigne la porte de sortie. C'est une plaque d'acier de douze tonnes. Elle est désormais soudée au cadre. La mutation du métal a effacé les gonds. La surface est lisse.

— Le disque ne passera pas, dit Elias.

Il s'approche de la paroi. Il observe la texture de l'acier. Ce n'est pas de l'acier industriel. La surface présente des pores microscopiques. Elle semble respirer. Elias sort son couteau de combat. Il appuie la pointe contre le mur. Il exerce une pression de vingt kilos. La pointe glisse. Elle ne laisse aucune rayure.

Le bruit des vérins change de fréquence. Le bourdonnement devient un sifflement

aigu. Les murs ont parcouru quatre centimètres. L'espace se contracte. La sensation d'oppression est physique. L'air devient plus dense. La température monte de deux degrés.

Sacha sort son analyseur de spectre. Elle balaie la pièce. L'appareil émet un bip monotone.

— Pas de signal, dit-elle. Le blindage est total. On est dans une cage de Faraday.

Elle range l'appareil. Ses mains tremblent. Elle ajuste les sangles de son masque de porcelaine. Le cuir grince contre son crâne rasé. Elle se tourne vers Elias.

— On fait quoi ? demande-t-elle.

Elias ne répond pas. Il observe Kovacs. Kovacs est toujours au sol. Il examine la grille centrale. Il a sorti une tige métallique fine. Il l'insère dans l'un des trous de la grille. La tige s'enfonce de trente centimètres. Elle rencontre une résistance élastique.

— Il y a un capteur de pression en dessous, dit Kovacs.

Il retire la tige. L'extrémité est couverte d'une substance visqueuse. C'est de la graisse industrielle noire. Elle a une odeur de charogne. Kovacs essuie la tige sur un chiffon.

— C'est une balance, continue Kovacs. Une balance de pesée pour charges lourdes.

Elias s'approche de la grille. Il regarde les chiffres gravés sur le pourtour en laiton. Ce sont des graduations. Elles vont de zéro à quatre cents. L'unité n'est pas précisée.

— Le mécanisme exige un poids, dit Elias.

Il regarde Moro. Il regarde Sacha. Il regarde Kovacs. Il évalue les masses. Moro pèse

cent dix kilos. Kovacs en pèse soixante-dix. Sacha cinquante-cinq. Elias soixante-quinze. Le total est de trois cent dix kilos.

— Le sac, dit Sacha. Il est où le sac ?

Elias ne répond pas. Il regarde le vide au centre de la pièce. Le coffre numéro zéro est vide. Il n'y a pas de sac. Il n'y a pas de butin. Le butin est organique.

Les murs progressent encore. Six centimètres. Moro commence à bouger. Il fait les cent pas dans l'espace réduit. Ses épaules frôlent Kovacs. Il grogne. C'est le bruit d'un animal qui cherche la sortie d'une cage trop petite.

— Arrête de bouger, dit Elias. Tu consommes l'oxygène.

Moro s'arrête. Il fixe Elias. Ses yeux sont injectés de sang. La panique monte dans son système nerveux. Il serre la poignée de sa scie. Ses articulations blanchissent.

— On va crever ici, dit Moro.

— Pas si on remplit la balance, dit Elias.

Sacha recule vers le mur. Elle sent le froid de l'acier contre son dos. Elle regarde la grille. Elle regarde les rainures. Elle comprend la géométrie du drainage. Les rigoles ne sont pas là pour l'eau. Elles sont là pour guider le flux vers le capteur.

— Le mécanisme veut de la viande, dit Sacha.

Sa voix est un murmure. Elle porte la main à sa poche. Elle touche la fiole de cyanure. Le verre est frais. C'est une issue de secours.

Kovacs se relève. Il époussette son costume. Ses gestes sont mécaniques. Il vérifie

l'heure sur sa montre à gousset.

— Huit centimètres, dit Kovacs.

Le sifflement des vérins s'intensifie. La structure de la banque gémit. C'est un son de torsion. Les poutres de soutien plient sous la force hydraulique. La poussière de béton tombe du plafond. Elle forme un voile gris sur les visages.

Elias sort son arme. Il vérifie le chargeur. Les incisives humaines brillent sous la lumière crue. Elles sont alignées comme des soldats. Il réinsère le chargeur dans la crosse. Le clic est définitif.

— On a cent quarante minutes, dit Elias.

Il regarde la porte de sortie. Elle est à trois mètres. Dans deux heures, elle sera inaccessible. Le couloir de sortie sera bouché par les murs latéraux.

Sacha tente une dernière manipulation sur la console. Elle utilise un shunt électrique pour court-circuiter le panneau. Une décharge bleue parcourt son bras. Elle est projetée en arrière. Elle tombe sur le sol. Son masque de porcelaine tape contre le béton. Un éclat se détache du menton.

Moro s'approche d'elle. Il tend une main massive. Sacha recule en rampant. Elle ne veut pas qu'il la touche.

— Reste loin, dit-elle.

Moro s'arrête. Il regarde ses propres mains. Elles sont larges comme des battoirs. Il regarde la scie circulaire. Il regarde Elias.

— On commence par quoi ? demande Moro.

Elias ne répond pas. Il observe la grille. La balance attend. Le mécanisme est patient. Il avance de deux centimètres par minute. C'est une progression mathématique. C'est une fatalité physique.

Elias sent le poids de son arme dans sa main droite. Il sent le poids de son secret dans sa poitrine. Il sait ce que la balance exige. Il sait que le sac n'existe pas encore. Le sac sera rempli ici.

Le mur pousse son épaule gauche. Il se décale de quelques millimètres. Le contact est ferme. C'est une force irrésistible.

— Dix centimètres, dit Kovacs.

Le temps se contracte avec l'espace. La survie devient une question de volume. Elias regarde Moro. Moro est le plus gros volume de la pièce. C'est une donnée logique. C'est une cible prioritaire.

Elias lève son arme. Il ne vise pas le cœur. Il vise les membres. La balance a besoin de fluides. Le sang doit couler dans les rainures. Le drainage doit fonctionner.

— Moro, dit Elias. Pose la scie.

Le silence qui suit est saturé par le sifflement des vérins. Les murs continuent leur marche. Deux centimètres par minute. Le compte à rebours est gravé dans l'acier.

Chapitre 3

Le Prix de la Viande

Le centre du sol s'ouvre. Un bloc d'acier brossé monte sans un bruit. C'est un piédestal rectangulaire. Une balance chirurgicale repose au sommet. Le plateau est une cuve profonde. Des rainures parcourent le métal. Elles convergent vers un drain central. L'objet est massif. Il pèse au moins deux cents kilos.

Une lueur rouge parcourt la paroi du coffre. Le métal crépite. Des lettres se gravent dans l'acier par combustion. La fumée pique les yeux. L'odeur de brûlé sature la pièce. Le message est court.

POIDS ÉQUIVALENT REQUIS.

Elias regarde la balance. Il regarde les murs. L'espace entre les parois est de trois mètres. Il diminue de deux centimètres chaque minute. Les vérins hydrauliques grognent derrière le blindage. C'est un bruit de fond sourd. Une vibration constante dans les talons.

Moro serre la poignée de sa scie circulaire. Ses jointures sont blanches. La sueur coule le long de ses tempes. Elle imprègne le col de son t-shirt. Il pèse cent dix kilos. C'est une masse de muscles et de graisse. Il est le plus lourd. Il est le plus exposé.

— Quoi comme poids ? demande Moro.

Sa voix est rauque. Il respire par la bouche. Elias ne répond pas. Il observe les rainures de la balance. Elles ont la largeur d'une veine humaine. Le drain au centre est un entonnoir. Le mécanisme attend une cargaison liquide.

— De la viande, dit Kovacs.

Kovacs est plaqué contre le mur nord. Son costume gris est taché de poussière. Il lisse sa cravate par réflexe. Ses doigts tremblent. Il regarde la balance avec dégoût.

— Le coffre veut un acompte, continue Kovacs. Il veut du volume.

Elias sort son chargeur. Il vérifie les munitions. Ce ne sont pas des balles chemisées. Ce sont des incisives humaines. Elles sont logées dans le métal froid. Les racines sont encore tachées de rose. C'est du calibre 9mm organique. Il remet le chargeur dans la crosse. Le clic est sec.

Les murs bougent. Le bruit des moteurs s'intensifie. L'espace se réduit. Elias calcule. Ils sont quatre. Moro fait cent dix kilos. Kovacs en fait soixante-dix. Sacha en fait cinquante-cinq. Elias en fait quatre-vingts. Total : trois cent quinze kilos de matière organique.

— La porte de sortie fait douze tonnes, dit Elias.

Il pointe le canon de son arme vers le sol.

— On n'a pas assez de viande pour compenser douze tonnes, dit Sacha.

Elle est accroupie près du piédestal. Ses doigts effleurent les rainures. Son masque de porcelaine reflète la lumière rouge du message. Les sangles de cuir grincent quand elle tourne la tête.

— La balance ne demande pas le poids de la porte, dit Elias. Elle demande le prix du passage.

Moro actionne le lanceur de sa scie. Le moteur deux-temps hurle. L'odeur d'essence remplace l'odeur de brûlé. La lame dentée tourne à plein régime. Elle brille sous les plafonniers. Moro écarte les jambes. Il cherche son équilibre.

— Personne ne me touche, grogne Moro.

Il balance la scie devant lui. L'air est déplacé par la rotation. Elias reste immobile. Il garde son arme basse. Il observe le cou de Moro. La veine jugulaire bat la mesure. Moro est hémophile. Elias connaît le dossier. Une coupure suffit. Une seule entaille et Moro se videra dans la balance.

— Pose ça, Moro, dit Elias.

— Viens me la prendre, répond le colosse.

Moro fait un pas en avant. La scie frôle le bras d'Elias. Le vent de la lame soulève le tissu de sa manche. Elias ne recule pas. Il regarde les murs. Ils sont à deux mètres quatre-vingts. Le temps s'accélère.

Sacha sort une fiole de sa poche. Le liquide à l'intérieur est incolore. Elle regarde la balance. Elle regarde Moro. Elle sait que le sang de Moro est le plus abondant. Elle sait aussi qu'il est le plus dangereux.

— On a besoin d'un membre, dit Kovacs. Un bras. Une jambe. Pour commencer.

Kovacs s'approche de la balance. Il évite la trajectoire de la scie. Ses yeux sont fixes. Il cherche une solution mathématique.

— Qui ? demande Moro.

Le silence retombe. Seul le moteur de la scie hurle. Les murs grincent. Ils se

rapprochent. Elias sent la pression de l'air augmenter. Le volume de la pièce diminue. La température monte.

Elias lève son arme. Il vise le genou de Moro. C'est une cible large. C'est une articulation complexe. Si le genou lâche, la masse tombe.

— On commence par toi, Moro, dit Elias.

Moro rugit. Il lève la scie au-dessus de sa tête. Il charge. Elias presse la détente. Le coup de feu est étouffé. L'incisive humaine sort du canon. Elle percute l'épaule de Moro. L'os craque. Moro lâche la scie. Elle tombe au sol dans un fracas de métal. La lame entame le carrelage avant de caler.

Moro plaque sa main sur sa blessure. Le sang gicle entre ses doigts. Il est fluide. Trop fluide. Il ne coagule pas. Le rouge est vif. Il coule sur son torse. Il tombe sur le sol.

— Dans la cuve, ordonne Elias.

Moro recule. Il secoue la tête. Il laisse une traînée rouge derrière lui. Sacha se jette sur la scie. Elle la ramasse. Elle est lourde pour elle. Elle la porte à deux mains.

— Le mur est à dix centimètres de mon dos, crie Kovacs.

Kovacs est coincé. Il ne peut plus bouger les bras. Les parois d'acier l'enserrent. Il expire pour gagner de la place. Ses côtes craquent sous la pression.

Elias marche vers Moro. Il pointe l'arme sur son visage.

— La balance, Moro. Maintenant.

Moro s'effondre contre le piédestal. Il appuie son épaule blessée contre le bord de la

cuve. Le sang coule dans les rainures. Le liquide remplit les canaux. Il descend vers le drain.

Un mécanisme s'enclenche sous le sol. Un bruit d'engrenages lourds. Les murs s'arrêtent. Le sifflement des vérins s'interrompt. Le silence revient. Il est lourd.

Elias regarde le niveau du sang dans la cuve. Le drain l'absorbe lentement. Un compteur numérique apparaît sur le piédestal. Il affiche un chiffre : 1.2 kg.

Le message sur le mur change.

POIDS RESTANT : 148.8 KG.

— Cent cinquante kilos au total, dit Elias.

Il regarde Moro. Moro est pâle. Son sang continue de couler. Le débit est régulier. Mais Moro ne pèse que cent dix kilos. Même vide, il ne suffira pas.

— Il nous en faut un autre, dit Sacha.

Elle regarde Kovacs. Kovacs est toujours coincé entre les murs. Les parois ne reculent pas. Elles se sont juste arrêtées. Kovacs est prisonnier de l'acier.

— Sortez-moi de là, siffle Kovacs.

Ses yeux sortent de leurs orbites. La pression est immense. Elias s'approche de lui. Il glisse sa main entre le mur et le torse de Kovacs. Il n'y a pas d'espace. Kovacs fait partie de la structure.

— Tu es le prochain volume, dit Elias.

Elias regarde Sacha. Il lui fait un signe de tête. Sacha soulève la scie circulaire. Elle vérifie le niveau d'essence. Elle tire sur le lanceur. Le moteur repart.

Moro gémit sur la balance. Son visage devient gris. Ses yeux roulent vers l'arrière. Le compteur affiche 2.5 kg. Le drainage est trop lent. La balance exige plus que du sang. Elle exige de la densité.

Elias saisit le bras droit de Kovacs. Le membre dépasse de la zone de compression.

— Ne fais pas ça, Elias, dit Kovacs.

Sa voix est un souffle. Ses poumons ne peuvent plus se gonfler.

— C'est de la physique, Kovacs, répond Elias.

Elias maintient le bras de Kovacs à l'horizontale. Sacha s'approche avec la scie. La lame tourne. Elle siffle. Elias regarde la balance. Il regarde le compteur. Il calcule le poids d'un bras humain adulte. Environ quatre kilos. C'est un début.

— Coupe, dit Elias.

Sacha abaisse la lame. Le métal rencontre la chair. Le bruit est strident. Le sang asperge le mur d'acier. Kovacs ne crie pas. Il n'a plus assez d'air pour ça. Son corps tressaille violemment.

Le bras tombe dans la cuve. Il rejoint le sang de Moro. Le compteur s'affole. Il grimpe à 6.8 kg.

Les murs reculent d'un millimètre. C'est une récompense. C'est une incitation.

Elias lâche le moignon de Kovacs. Le sang gicle sur son visage. Il ne l'essuie pas. Il

regarde Moro. Moro ne bouge plus. Son cœur bat encore. Le sang sort de son épaule par pulsations faibles.

— Moro est vide, dit Elias.

Il attrape Moro par la ceinture. Il le soulève. C'est un poids mort. Elias bascule le corps du colosse sur la balance. Le plateau s'enfonce. Les ressorts grincent.

Le compteur s'arrête à 116.8 kg.

POIDS RESTANT : 33.2 KG.

Elias se tourne vers Sacha. Sacha recule. Elle tient toujours la scie. Elle tremble. Son masque de porcelaine est taché de rouge.

— Il manque trente-trois kilos, dit Elias.

Il regarde Kovacs. Kovacs est évanoui. Il est toujours coincé. Il est inutile pour la balance tant qu'il est derrière la ligne des murs.

Elias regarde Sacha. Sacha regarde Elias.

— Je suis trop légère, dit Sacha.

— Tu es suffisante, dit Elias.

Il lève son arme. Il vise le masque. Il sait où tirer pour ne pas abîmer la viande. Le sac doit être rempli. La porte doit s'ouvrir.

Elias ajuste sa prise. Son doigt presse la détente. Le percuteur frappe l'amorce. L'incisive humaine part. Elle traverse l'air saturé de vapeur de sang.

Le silence revient dans le coffre numéro zéro. Seul le bruit du drainage persiste. Le liquide s'écoule. La viande pèse. La balance juge.

Chapitre 4

L'Hémophilie de Moro

Moro empoigne la poignée de la scie circulaire. Ses phalanges blanchissent sous la pression. Le moteur thermique crache une fumée grise. L'odeur d'essence brûlée sature l'espace clos. Le disque de diamant tourne à plein régime. Le sifflement déchire les tympans. Moro s'approche de la paroi sud. Les murs d'acier se rapprochent toujours. Deux centimètres par minute. Le calcul est simple. La mort est une question de géométrie.

Elias observe le mouvement. Il vérifie son arme. Le chargeur contient douze incisives humaines. Les racines sont encore tachées de pulpe séchée. Il replace le chargeur dans la crosse. Le clic métallique est net. Kovacs est prostré dans un angle. Ses yeux fixent le vide. Sacha vérifie les branchements de sa console. Ses doigts tremblent. Le masque de porcelaine dissimule ses traits. Seul le rythme saccadé de sa respiration trahit son état.

Moro attaque le blindage. Le disque mord l'alliage. Les étincelles jaillissent en gerbes violentes. Elles rebondissent sur les parois. Le bruit est insupportable. Moro pèse de tout son poids sur la machine. Ses muscles saillent sous sa combinaison. La sueur perle sur son front. Elle coule dans ses yeux. Il secoue la tête. La lame s'enfonce de trois centimètres. La résistance est énorme.

Un craquement sec retentit. Le disque de diamant se brise. Un fragment de métal siffle dans l'air. Il traverse la zone de travail. Le projectile percute l'avant-bras droit de Moro. La manche de la combinaison se déchire. La peau s'ouvre. La plaie est nette. Elle mesure douze centimètres.

Moro lâche la scie. L'engin percute le sol dans un fracas de ferraille. Il hurle. Le son est étouffé par la masse des murs. Il plaque sa main gauche sur la blessure. Le sang jaillit immédiatement. Il est clair. Trop fluide. Il ne perle pas. Il coule comme un liquide sous pression. Le rouge sature le tissu de la manche. Il s'écoule sur le sol en acier.

Elias ne bouge pas. Il regarde la flaque s'étendre. Le sang ne coagule pas. Il reste liquide. Il s'insinue dans les rainures du plancher. Moro serre son bras. Ses doigts sont rouges. Le flux ne ralentit pas. La génétique de Moro est une faille. L'hémophilie transforme une éraflure en arrêt de mort.

Sacha recule. Elle heurte la paroi nord. Ses mains cherchent un appui. Elle regarde le sol. La mare rouge atteint ses bottes. Elle émet un sifflement entre ses dents. Kovacs lève la tête. Il regarde Moro. Il regarde le sang. Il ne dit rien. Son visage est une pierre.

Le mécanisme du coffre réagit. Un grognement sourd provient du sous-sol. Les drains s'ouvrent. Les fentes d'aspiration s'activent. L'odeur de fer frais excite la machine. Les parois vibrent. Le mouvement de rapprochement s'accélère. Le coffre a faim. Il a détecté la matière organique. Il veut le fluide.

Moro s'effondre sur les genoux. Son visage devient livide. La sueur est froide. Il essaie de parler. Seul un râle sort de sa gorge. Il regarde Elias. Elias ne détourne pas les yeux. Il observe le débit. Il évalue le volume perdu. Chaque litre de sang est un poids en moins dans le corps de Moro. Chaque litre est une offrande au mécanisme.

— Ça ne s'arrête pas, dit Sacha.

Sa voix est un souffle. Elias ignore la remarque. Il s'approche de Moro. Il ne touche pas l'homme. Il regarde la plaie. Les bords de la coupure sont blancs. Le sang continue de s'échapper. Il est partout. Il recouvre les chaussures d'Elias. La semelle en

caoutchouc adhère au métal poisseux.

Moro perd connaissance. Son corps bascule en avant. Sa tête frappe le sol. Le bruit est sourd. Cent dix kilos de viande inerte. Le sang continue de pomper. Le cœur ralentit mais ne s'arrête pas. Le drainage du coffre aspire le liquide. On entend le glouglou du sang dans les tuyauteries invisibles.

Elias range son arme. Il regarde la balance encastrée dans le sol. Les chiffres digitaux s'allument. Le rouge des numéros répond au rouge du sol. Le compteur grimpe. Le poids du sang est comptabilisé. Le mécanisme exige une masse précise. Moro est la source.

Sacha se plaque les mains sur les oreilles. Elle ferme les yeux. Le masque de porcelaine semble sourire dans l'ombre. Elias saisit Moro par les aisselles. Il tire le corps vers le centre de la pièce. La trace de sang dessine un ruban large sur l'acier. Moro est lourd. Elias force sur ses jambes. Il place le colosse sur le plateau de pesée.

Le plateau s'enfonce de quelques millimètres. Les ressorts grincent. Le compteur s'affole. Il affiche cent seize kilos. Puis cent quinze. Le poids diminue à mesure que le sang quitte les veines. Elias observe la chute des chiffres. Il faut stabiliser la masse. Il faut que le sang reste dans la balance.

Kovacs se lève lentement. Il s'approche du cercle de lumière. Il regarde le corps de Moro. Il regarde Elias.

— Il va se vider, dit Kovacs.

— Il remplit le contrat, répond Elias.

Elias sort un garrot de sa poche tactique. Il le place au-dessus du coude de Moro. Il serre. Le plastique mord la chair. Le flux ralentit. Il ne s'arrête pas totalement. Le

sang suinte encore. Elias vérifie le compteur.

POIDS ACTUEL : 112.4 KG.

Le coffre émet un signal sonore. Un bip court. Aigu. Les murs s'arrêtent de bouger. Le répit est temporaire. L'écran affiche une nouvelle donnée.

POIDS REQUIS : 150 KG.

Elias se redresse. Il essuie ses mains sur son pantalon. Le tissu noir absorbe l'humidité. Il regarde Sacha. Elle est petite. Elle est maigre. Elle ne pèse pas assez. Il regarde Kovacs. Kovacs comprend. Il recule d'un pas. Elias remet la main sur la crosse de son arme.

Moro respire encore. Son thorax se soulève avec difficulté. Chaque inspiration est un combat. La mare de sang autour de lui commence à sécher sur les bords. L'odeur de charogne devient persistante. Le système de ventilation est en panne. L'air est rare.

Elias sort le chargeur. Il vérifie la première dent. Elle est pointue. C'est une canine. Elle est destinée à percer. Il la remet en place. Il arme la culasse. Le bruit est sec.

Sacha regarde la balance. Elle regarde le corps de Moro. Elle voit le futur. Elle voit la viande nécessaire. Elle voit les kilos manquants. Elle cherche une issue. Il n'y a pas d'issue. Il n'y a que le poids.

Elias ajuste sa visée. Il ne vise pas Moro. Moro est déjà utilisé. Il vise le genou de Kovacs. Kovacs est le prochain levier. Kovacs est la masse manquante.

— Ne bouge pas, dit Elias.

Kovacs ne bouge pas. Ses muscles sont tétanisés. Sacha se recroqueville. Le silence

revient. Seul le bruit du sang qui goutte dans le drain rompt le calme. Moro est une fontaine qui s'épuise. La balance attend sa part. Elias presse la détente.

L'amorce percute. La dent part. Elle déchire l'air. Elle percute l'os. Le craquement est net. Kovacs s'effondre. Il hurle. Le son est une musique pour le coffre. Le mécanisme apprécie la vibration. Les murs reculent d'un millimètre.

Elias observe le résultat. Il ne ressent rien. Il traite les données. Le poids va augmenter. La porte va s'ouvrir. Le sac sera rempli. Le reste n'est que de la logistique. Il attend que le sang de Kovacs rejoigne celui de Moro. La fusion des fluides sur le sol dessine une carte sombre. La carte de la sortie.

Chapitre 5

Sectionner

Moro pèse cent dix kilos. C'est une masse de viande inutile. Son sang coule sur le sol gris. L'hémophilie transforme une éraflure en fontaine. Elias regarde le liquide s'échapper. Le drain central aspire le rouge. Les murs d'acier avancent toujours. Le bruit est un frottement sourd. Deux centimètres par minute. L'espace vital se réduit. Elias ajuste sa prise sur son arme. Le canon est froid. Dans le chargeur, les dents remplacent le plomb. Il observe Moro. Le colosse respire bruyamment. Sa cage thoracique se soulève avec peine. La sueur graisse son visage.

— Moro. Relève-toi, ordonne Elias.

Moro ne répond pas. Ses yeux fixent le vide. Il comprend sa fonction. Il est un poids. Il est une monnaie d'échange. Sacha reste dans l'ombre. Son masque de porcelaine reflète la lumière crue. Elle manipule une fiole de verre. Le liquide à l'intérieur est clair. C'est du cyanure. Elle ne tremble pas. Ses doigts sont agiles. Elle retire le bouchon de liège. Elias désigne la scie à béton. L'outil repose près du coffre. La lame de diamant est propre. Elle attend son premier contact.

— La balance exige un tribut, dit Elias.

Sa voix est monocorde. C'est un constat technique. Moro grogne. Il attrape la poignée de la scie. Ses muscles se tendent sous sa peau grasse. Il tire sur le lanceur. Le moteur thermique démarre au premier essai. La fumée grise emplit la pièce. L'odeur d'essence brûlée masque celle de la charogne. Le disque tourne à plein régime. Le sifflement déchire les tympans. Moro regarde son bras gauche. Il regarde Elias.

— Fais-le, dit Elias.

Moro hésite. La peur est une réaction chimique. Il la combat. Il approche la lame de son propre membre. Les étincelles jaillissent. Le métal de sa montre explose. Puis la lame rencontre la chair. Le cri de Moro couvre le moteur. Le sang pulvérise le blindage. La section est nette. L'os résiste une seconde. Puis il cède. La jambe tombe dans le drain. Le mécanisme du coffre réagit. Un cliquetis métallique résonne. Les murs ralentissent. Ils ne s'arrêtent pas. Le poids est insuffisant. Elias s'approche de Moro. Le colosse s'effondre. Il se vide de son sang. L'hémophilie accélère le processus. Elias ramasse la scie. Le moteur tourne encore. Les vibrations remontent dans ses bras secs.

— Kovacs. Ton tour.

Kovacs rampe contre la paroi. Sa rotule brisée le paralyse. Il ne dit rien. Il regarde la lame ensanglantée. Sacha verse le cyanure dans la mare de sang. Le poison se mélange au fluide vital. Elle nourrit le coffre avec la mort. Elle veut saturer les capteurs. Elias évalue le bras de Kovacs. Sept kilos. C'est le complément nécessaire. Il stabilise sa position. Ses bottes glissent dans le rouge. Il ne flanche pas. La lame descend. Elle attaque le coude de Kovacs. Le bruit est celui d'une branche cassée. Kovacs s'évanouit sous le choc. La douleur sature son système nerveux. Elias termine la section. Il jette le membre dans le collecteur. La balance oscille. Le cadran indique la conformité.

Les murs s'arrêtent enfin. Le silence revient dans la chambre forte. La fumée stagne au plafond. Elias éteint la scie. Il regarde ses mains. Elles sont rouges. Il regarde le sac invisible. La mission continue. La survie est une question de calcul. La loyauté est une variable nulle. Sacha observe le drain. Le poison est absorbé. Elle attend le résultat chimique. Le coffre doit mourir de l'intérieur. Elias recharge son arme. Il ramasse une molaire au sol. Il l'insère dans la chambre. Le clic est final. Il observe les restes de Moro. Le corps n'est plus qu'un déchet organique. Elias consulte sa montre.

Le temps de décompression commence. La porte de douze tonnes vibre. Le mécanisme digère la viande. L'acier gémit sous la pression des fluides. Elias attend l'ouverture. Il ne ressent rien. Il traite les données. La sortie est proche. Le prix est payé.

Chapitre 6

Le Couloir des Ombres Fixes

La porte de douze tonnes pivote sur ses gonds hydrauliques. Le gémissement du métal sature l'espace. Elias franchit le seuil en premier. Ses bottes crissent sur les résidus de calcaire. Le couloir s'étire devant eux. Il mesure quarante mètres de long. Les parois sont en béton brut. L'éclairage provient de plafonniers encastrés. La lumière est blanche. Elle est crue. Sacha avance derrière lui. Elle tient son boîtier de déchiffrement contre son plexus. Le masque de porcelaine dissimule ses traits. Seuls ses yeux bougent. Ils sont injectés de sang. Kovacs ferme la marche. Il porte un sac de sport en nylon noir. Le sac est vide. Pour l'instant.

L'air du couloir est immobile. Il sent la poussière et le vieux papier. Elias observe les murs. Les ombres des trois braqueurs se projettent à gauche. Elles sont nettes. Trop nettes. Elias s'arrête brusquement. Son ombre continue de marcher sur deux pas. Elle se fige ensuite. Elias ne bouge pas. Il regarde la silhouette noire sur le béton. Elle ne correspond plus à sa posture. L'ombre a le bras levé. Elias a les mains le long du corps. Sacha étouffe un son derrière son masque. Son ombre à elle se courbe. Elle semble fouiller le sol. Kovacs ignore le phénomène. Il avance vers le fond du couloir.

Le froid tombe. La température chute de dix degrés en une seconde. Elias voit sa respiration. La vapeur forme des cristaux immédiats. Le givre blanchit le canon de son pistolet. Il vérifie la chambre de l'arme. La molaire humaine est en place. Le percuteur est armé. Le froid devient une agression physique. La peau du visage se rétracte. Les articulations se grippent. Elias sent la graisse de ses genoux figer. Chaque mouvement demande un effort mécanique. Sacha tremble. Le métal de son masque colle à ses joues. Le gel soude la porcelaine à la chair. Elle ne peut plus l'enlever.

Kovacs s'arrête devant la rangée de casiers. Ce sont des boîtes de dépôt sécurisées. Acier inoxydable. Serrures à triple disque. Kovacs ne regarde pas les numéros. Il pose sa main gantée sur la paroi. Il cherche une vibration. Il s'arrête au casier 704. La porte est lisse. Aucune fente pour une clé. Aucun clavier numérique. Kovacs sort un scalpel de sa poche. Il s'incise la paume de la main gauche. Le sang coule. Il est épais. Il gèle presque instantanément sur la lame. Kovacs presse sa paume contre le centre du casier. La chaleur du fluide biologique active un capteur thermique. Un déclic interne résonne. Le mécanisme libère les pènes.

La porte du casier s'ouvre de cinq centimètres. Une brume opaque s'en échappe. L'odeur de formol remplace celle de la poussière. Kovacs tire la paroi. À l'intérieur repose un bocal en verre borosilicate. Le récipient est rempli d'un liquide jaunâtre. Une masse charnue flotte au centre. C'est un rein gauche. L'organe est intact. Les artères sont sectionnées proprement. Le tissu est d'un rose pâle artificiel. Kovacs saisit le bocal. Il le soulève avec précaution. Il vérifie le numéro de série gravé sur le verre. 1994-X-09. L'organe attend ici depuis vingt ans.

Elias surveille le couloir. Les ombres sur les murs commencent à se détacher du béton. Elles gagnent en relief. Elles deviennent des silhouettes de goudron en trois dimensions. L'ombre d'Elias se décolle de la paroi. Elle mesure deux mètres. Elle n'a pas de visage. Elle a une densité physique. Elle bloque le chemin du retour. Sacha recule. Son ombre rampe sur le plafond. Elle descend vers elle. Les ombres cherchent le contact thermique. Elles veulent la chaleur des corps. Elias lève son arme. Il vise le centre de sa propre ombre. Il presse la détente.

Le coup de feu est sourd. La molaire percute la silhouette noire. La dent éclate en fragments d'ivoire. L'ombre absorbe l'impact. Elle ne recule pas. Elle émet un sifflement de vapeur. Elias recharge. Il insère une prémolaire dans la culasse. Le froid s'intensifie encore. Le mercure atteint les moins quarante degrés. Les parois de béton se fissurent sous l'effet de la contraction thermique. Des éclats de pierre sautent

comme des projectiles. Kovacs range le bocal dans son sac de nylon. Il ne regarde pas les ombres. Il ne regarde pas Elias.

"On bouge," dit Kovacs. Sa voix est monocorde. Les cordes vocales sont raidies par le gel.

Sacha ne bouge pas. Son ombre a saisi ses chevilles. Les mains de goudron s'enroulent autour de ses bottes. Le noir remonte sur ses jambes. Le tissu de son pantalon se désintègre au contact de l'ombre. La peau en dessous devient grise. Les cellules meurent par nécrose instantanée. Sacha ne crie pas. Le masque de porcelaine empêche l'ouverture de sa mâchoire. Elle active son boîtier électronique. Une décharge de haute tension parcourt son corps. L'arc électrique illumine le couloir. L'ombre recule de quelques centimètres. La lumière est son ennemie.

Elias utilise sa lampe torche. Le faisceau est étroit. Il balaie le couloir. Partout où la lumière passe, les ombres se rétractent. Elles se plaquent contre le béton. Elles attendent l'obscurité. Elias crée un chemin lumineux. Il guide Kovacs vers la sortie. Sacha boite. Sa jambe gauche est morte. Elle traîne son membre comme un poids inutile. Le froid a anesthésié la douleur. La survie est une équation de distance. Trente mètres jusqu'à la porte de décompression.

Les ombres fusionnent. Elles forment une masse unique sur le sol. Une nappe de pétrole vivant qui s'étend sur toute la largeur du couloir. Elias vide son chargeur. Les dents humaines criblent la masse noire. Chaque impact crée une petite explosion de lumière blanche. La masse gémit. C'est un son de métal broyé. Kovacs avance dans la nappe. Ses bottes s'enfoncent dans le goudron. Il ne ralentit pas. Il protège le sac. L'organe est sa priorité. Le reste est accessoire.

Elias sent son rythme cardiaque ralentir. Le froid atteint le muscle cardiaque. Ses doigts ne répondent plus. Il lâche sa lampe. Le faisceau roule sur le sol. Il éclaire le plafond. Les ombres se jettent sur eux. Elias sort un couteau de combat. Il ne cherche

pas à couper. Il cherche à piquer. Il frappe le vide. Sa lame rencontre une résistance visqueuse. L'ombre a une consistance de viande froide. Il tranche une section de noirceur. La substance s'évapore en fumée âcre.

Sacha tombe. Son ombre l'enveloppe totalement. Elle n'est plus qu'une forme humaine sous un linceul de pétrole. Kovacs ne s'arrête pas. Il franchit la porte de décompression. Il tape le code de verrouillage. Elias saisit Sacha par le col. Il la tire hors de la nappe noire. Il utilise ses dernières forces. Ses muscles se déchirent sous l'effort. Il bascule dans le sas. La porte blindée se referme. Le tranchant de l'acier sectionne l'ombre qui tenait Sacha.

Le silence revient. Le sas est chauffé. La vapeur d'eau sature l'air. Elias est au sol. Il halète. Ses poumons brûlent. Sacha est étendue à côté de lui. Le noir sur ses jambes s'évapore. Il laisse des cicatrices de brûlures chimiques. Kovacs est debout. Il vérifie l'intégrité du bocal. Le rein flotte toujours dans son liquide jaune. L'organe est intact. Kovacs regarde sa montre. Le timing est respecté.

Elias se relève. Il regarde ses mains. Elles sont couvertes de givre et de sang séché. Il observe Kovacs.

"C'était quoi ?" demande Elias.

Kovacs range le sac. Il ne répond pas. Il regarde la porte suivante.

"Le prix de la mémoire," dit Kovacs.

Elias recharge son arme. Il ramasse une incisive sur le sol du sas. Il l'insère dans le chargeur. Le clic est sec. Le froid s'estompe. La mission reprend. La loyauté reste une variable nulle. Seul l'organe compte. Le couloir des ombres est derrière eux. La suite est une question de chirurgie.

Chapitre 7

Psychose Fétichiste

Sacha plaque ses paumes contre la paroi. L'acier brossé est froid. Elle ferme les yeux. Ses doigts tracent les lignes de soudure. Le grain du métal est régulier. Elle murmure des suites de chiffres. Le masque de porcelaine compresse ses joues. Les sangles de cuir grincent contre son crâne. Elle colle son oreille sur la surface grise. Elle écoute le mécanisme interne. Les engrenages tournent derrière douze tonnes de blindage. Sacha sourit sous son masque. Elle ne voit plus Elias. Elle ne voit plus Kovacs. Seul l'acier existe.

Le sol présente des rigoles en étoile. Le sang de Moro coule dedans. Le liquide rouge s'écoule vers le centre du coffre. Le mécanisme boit la viande. Les murs avancent de deux centimètres par minute. Le bruit est un craquement sourd. L'espace se réduit. Elias vérifie son arme. Il insère une incisive humaine dans la chambre. Le percuteur est prêt. Il observe Sacha. Elle est en transe. Elle sort une fiole de sa poche. Le verre est teinté. Le bouchon de caoutchouc résiste.

Sacha saisit une seringue hypodermique. Elle perce l'opercule. Elle tire le piston. Le cyanure remplit le corps transparent. Elle observe la bulle d'air. Elle l'expulse d'une pression sèche. Une goutte perle au bout de l'aiguille. Elle s'agenouille près de la rigole principale. Le sang de Moro fume au contact de l'air. Il charrie des grumeaux sombres. Sacha plante l'aiguille dans le flux. Elle pousse le piston. Le poison se mélange à l'hémoglobine. Le liquide devient noir. Il s'engouffre dans les conduits du coffre. Sacha caresse le bord de la rigole. Elle lèche une trace de métal.

La vibration commence dans le sol. C'est un séisme de basse fréquence. Les murs tremblent. Un gémissement métallique sature la pièce. Le coffre rejette le mélange.

Les rigoles refoulent. Le sang empoisonné gicle sur les bottes d'Elias. Le mécanisme s'enraye. Les parois s'arrêtent. Un choc hydraulique parcourt les fondations. Le bruit vient d'en bas. C'est un râle de machine. Les pompes s'affolent. Le système de pesée détecte l'anomalie. Les parois de douze tonnes vibrent. La poussière de béton tombe du plafond. Les murs repartent. Ils vont plus vite.

L'oxygène diminue. Elias ouvre la bouche. Il cherche l'air. Ses poumons forcent. La pression atmosphérique grimpe. Ses tympanes claquent. Il avale sa salive. Le goût est amer. Kovacs reste immobile. Il tient le sac contre lui. Son regard est fixe. Il ne transpire pas. Sacha rit derrière la porcelaine. Le son est étouffé. Elle gratte l'acier avec ses ongles. Elle arrache un ongle sur un rivet. Le sang coule sur la paroi. Elle ne recule pas. Elle embrasse le métal froid. Elle lèche la sueur sur le blindage.

L'espace fait trois mètres de large. Puis deux mètres quatre-vingts. Le plafond semble descendre. Elias sent la chaleur monter. C'est une chaleur de friction. Les vérins forcent contre le poison. Le cyanure ronge les capteurs organiques du coffre. Le système de sécurité s'emballe. Les lumières de secours clignotent. Elles diffusent une lueur rouge sale. Sacha se frotte contre l'angle d'un montant. Elle déchire sa combinaison. Sa peau nue touche l'acier. Elle gémit. C'est un son de plaisir mécanique.

Elias saisit Sacha par l'épaule. Il la secoue. Elle est rigide comme une barre de fer. Elle ne répond pas. Ses yeux roulent sous le masque. Elle voit des schémas de câblage. Elle voit des flux de données. Elias regarde Kovacs. Kovacs vérifie sa montre. Il ne bouge pas. Il attend le point de rupture. Les murs sont à deux mètres. Moro hurle dans le couloir adjacent. Le son est lointain. Il est étouffé par l'épaisseur des parois. La scie circulaire de Moro s'arrête. Le silence suit.

Sacha sort une deuxième fiole. Elle ne regarde pas Elias. Elle injecte le reste du poison dans une fente de la porte. Le mécanisme de verrouillage siffle. De la vapeur s'échappe des charnières. L'odeur de fer et de charogne devient insupportable. Le

coffre vomit un liquide noir par les bouches d'aération. C'est de l'huile mélangée à du sérum humain. Le sol devient glissant. Elias perd l'équilibre. Il se rattrape à une poignée de secours. La poignée lui reste dans la main. Elle est sectionnée net.

La pression écrase les poitrines. Elias sent ses côtes craquer. Il expire. Il ne peut plus inspirer. L'air est trop dense. Il est chargé de particules de métal. Sacha plaque son visage contre la porte. Elle murmure des excuses à la machine. Elle demande pardon au coffre. Elle caresse les rayures qu'elle a faites. Elle pleure des larmes de sang. Le liquide coule sous son masque. Il tache le col de sa combinaison. Elle est en phase avec la panne. Elle devient la panne.

Le mur de gauche percute le sac de Kovacs. Kovacs ne bronche pas. Il décale son corps de dix centimètres. L'acier broie le tissu du sac. Le bocal contenant le rein résiste. Le liquide jaune s'agite. Elias sort son arme. Il tire dans le plafond. L'incisive humaine s'écrase contre le blindage. Elle laisse une trace blanche. Le rebond frôle l'oreille d'Elias. Il ne tire plus. Les balles sont inutiles ici. La physique est la seule loi.

Sacha s'effondre. Ses jambes ne la portent plus. Elle rampe dans le liquide noir. Elle cherche une ouverture. Elle insère ses doigts dans une fente d'évacuation. Le mécanisme se referme sur ses phalanges. Elle ne crie pas. Elle observe ses doigts sectionnés tomber dans la rigole. Elle sourit. Le sacrifice est accepté. La vibration s'arrête net. Le silence revient. Il est lourd. Il est total.

Les murs reculent de dix centimètres. Ils se bloquent. Une valve de décompression s'ouvre au plafond. L'air siffle. La pression chute. Elias vomit. Son estomac se vide sur le sol huileux. Kovacs range son bocal. Il regarde Sacha. Sacha regarde ses moignons. Elle rit encore. Elle lèche le sang sur ses poignets. Elle a réussi. Elle a empoisonné le dieu de métal. Le coffre numéro zéro est à l'agonie. La porte de douze tonnes frémit. Elle s'entrouvre de quelques millimètres. Une lueur verte s'en échappe.

Elias se relève. Il essuie sa bouche avec sa manche. Il ramasse son arme. Il vérifie le

chargeur. Il reste trois dents. Il regarde Sacha. Elle est inutile maintenant. Elle fait partie du décor. Elle appartient à la banque. Kovacs avance vers la porte. Il glisse ses doigts dans l'interstice. Il force. Ses muscles se tendent. Son costume craque aux épaules. La porte gémit. Elle cède.

L'intérieur du coffre est sombre. L'odeur de charogne est plus forte. Il n'y a pas de lingots. Il n'y a pas de liasses. Il y a juste un piédestal en os. Sur le piédestal, un sac en cuir humain. Le sac respire. Il se gonfle et se dégonfle. Elias s'approche. Il sent le froid émaner de l'objet. Sacha rampe derrière lui. Elle veut toucher le sac. Elias la repousse du pied. Il pointe son arme sur elle.

"Reste là," dit Elias.

Sacha s'arrête. Elle regarde ses doigts perdus. Elle regarde le sac.

"Il a faim," dit Sacha.

Kovacs tend la main vers le sac. Le sac s'ouvre. Une rangée de dents apparaît sur le rabat. Kovacs ne retire pas sa main. Il dépose le bocal contenant le rein à côté du sac. Le sac s'arrête de respirer. Il absorbe le bocal. Le verre se brise sans bruit. Le rein disparaît dans le cuir.

La porte derrière eux se referme. Le verrouillage est définitif. Elias regarde Kovacs. Kovacs sourit pour la première fois. C'est un sourire de cadavre. Il saisit le sac. Le sac fusionne avec sa main. La peau de Kovacs devient grise. Ses veines noircissent. Il regarde Elias.

"Le contrat est rempli," dit Kovacs.

Elias lève son arme. Il vise la tête de Kovacs.

"Et ma sortie ?" demande Elias.

Kovacs désigne Sacha. Sacha est allongée sur le sol. Elle ne bouge plus. Son masque de porcelaine est tombé. Son visage est une masse de cicatrices. Elle est morte de bonheur.

"Elle a payé pour toi," dit Kovacs.

Le mur du fond s'efface. Ce n'est pas une porte. C'est une mutation de la matière. Un tunnel de chair apparaît. Il mène vers l'extérieur. Elias sent l'air frais. Il sent l'odeur de la ville. Il ne regarde pas Sacha. Il ne regarde pas Moro. Il avance dans le tunnel. Ses bottes s'enfoncent dans le sol mou. Kovacs le suit. Le sac bat comme un cœur contre sa hanche. Le braquage est terminé. L'autopsie commence.

Chapitre 8

L'Autopsie à Vif

Les murs d'acier glissent sur les rails. Le bruit est un grincement de métal contre métal. L'espace entre les parois mesure exactement un mètre. L'air devient rare. La température augmente de trois degrés par minute. Moro plaque ses mains contre l'acier froid. Ses paumes laissent des traces de sueur grasse. Il pousse de toutes ses forces. Ses muscles saillent sous sa peau mate. Le métal ne recule pas. Le mécanisme est hydraulique. La pression est constante.

Elias observe le mouvement des parois. Il ne transpire pas. Ses yeux scannent les angles de la pièce. Il vérifie sa montre. Il reste cinquante secondes avant l'écrasement total. Kovacs se tient au centre du coffre. Il ne regarde pas les murs. Il fixe une niche encastrée dans la paroi nord. La niche est scellée par une plaque de verre épais. Derrière le verre, un bocal en pyrex contient un liquide jaunâtre. Un organe flotte à l'intérieur. C'est un cœur humain. Le muscle est gris. Les artères sont sectionnées proprement.

Kovacs lève son couteau de combat. Il frappe le verre avec le pommeau. La plaque se fissure. Un deuxième coup brise la protection. Le liquide se déverse sur le sol. L'odeur de formol sature l'espace. Kovacs plonge sa main droite dans le bocal. Il saisit le cœur. Ses doigts s'enfoncent dans les tissus mous. Il tire l'organe hors du récipient. Le cœur pèse environ trois cents grammes. Kovacs le serre contre sa poitrine. Ses veines noircissent instantanément. La peau de son bras devient grise. Le processus de fusion commence.

Elias sort son Glock 17. Il éjecte le chargeur d'un geste sec. Il examine les munitions. Ce ne sont pas des cartouches chemisées de cuivre. Les alvéoles contiennent des

incisives humaines. Les racines sont encore fraîches. Elles sont plantées dans des douilles de laiton. Elias réinsère le chargeur. Le clic métallique est net. Il arme la culasse. Le ressort de rappel claque. Il regarde Sacha.

Sacha est accroupie dans un coin. Son masque de porcelaine reflète la lumière crue du plafonnier. Elle gratte le sol avec ses ongles. Ses doigts saignent. Elle émet un sifflement continu. Elle ne voit pas l'arme d'Elias. Elle ne voit pas Kovacs. Elle fixe le mécanisme de la balance au centre de la pièce. La balance est un plateau de bronze massif. Le curseur indique zéro.

Elias active le contrat. Il sent une chaleur froide dans sa nuque. Les murs sont à quatre-vingts centimètres. Moro hurle. Le son est étouffé par la masse d'acier. Elias lève le bras. Il aligne la hausse et le guidon. La cible est le centre du masque de Sacha. Il bloque sa respiration. Son index presse la détente.

Le coup part. Le bruit est un craquement d'os. La dent de lait traverse l'air. Elle percute la porcelaine. Le masque explose. Les éclats blancs volent dans la pièce. Ils s'enfoncent dans les murs. Le visage de Sacha apparaît. C'est une masse de tissus cicatriciels. L'impact projette sa tête en arrière. Son corps est soulevé par la force cinétique. Elle bascule. Elle retombe lourdement sur le plateau de bronze.

La balance oscille. Le curseur monte brusquement. Quarante-cinq kilos. Cinquante kilos. Le sang de Sacha coule sur le métal. Le liquide rouge remplit les rainures du plateau. Il s'écoule vers le centre du mécanisme. Le poids se stabilise. Le mécanisme de la balance émet un déclic. Les murs s'arrêtent. Le grincement cesse. Le silence est total.

Elias baisse son arme. Il ne regarde pas le cadavre. Il regarde Kovacs. Kovacs tient toujours le cœur. L'organe a fusionné avec sa paume. Des filaments noirs relient la chair de Kovacs au muscle mort. Kovacs sourit. Ses dents sont noires. Il désigne le fond du coffre.

La paroi d'acier change de texture. Elle devient molle. Elle ondule comme un muscle lisse. Une fente verticale apparaît. Elle s'ouvre lentement. L'ouverture révèle un tunnel sombre. L'odeur de la ville s'engouffre dans la pièce. C'est une odeur de goudron et de pluie.

Moro s'effondre sur les genoux. Il tremble. Sa respiration est saccadée. Il regarde ses mains. Elles sont couvertes de graisse hydraulique. Elias range son arme dans son holster. Il ajuste sa veste. Il ramasse le sac posé près de la balance. Le sac est lourd. Il contient le vide promis.

Kovacs avance vers le tunnel. Ses pas sont lourds. Il traîne sa jambe gauche. Il entre dans l'obscurité. Elias le suit. Il marche sur les éclats de porcelaine. Le bruit ressemble à du verre pilé. Il ne se retourne pas vers Moro. Il ne regarde pas Sacha.

Le tunnel est étroit. Les parois sont tièdes. Elles pulsent au rythme d'un cœur invisible. Elias sent le poids du sac contre sa cuisse. Le contrat est rempli. La sortie est proche. L'air extérieur frappe son visage. Il est deux heures du matin. La rue est vide. Elias sort du tunnel. Il se tient sur le trottoir. Kovacs disparaît dans l'ombre d'une ruelle.

Elias regarde ses mains. Elles sont sèches. Il n'y a pas de sang. Il n'y a pas de remords. Il y a seulement le résultat. Le braquage est terminé. L'autopsie de la réalité commence. Il marche vers le nord. Ses bottes frappent le bitume. Le rythme est régulier. Le rythme est efficace. Elias disparaît dans la nuit.

Chapitre 9

Le Poids Exact

Les parois d'acier glissent sur les rails. Le bruit est un grognement sourd. L'espace se réduit de deux centimètres par minute. L'air sent le fer et la charogne. Moro s'appuie contre le coffre numéro zéro. Sa sueur grasse tache le métal froid. Il tient sa scie circulaire à deux mains. Ses doigts tremblent sur la poignée en plastique. Sacha est accroupie dans un angle. Son masque de porcelaine brille sous la lumière crue. Les sangles de cuir marquent sa peau pâle. Elle ne parle plus. Elle fixe les rainures du sol. Elias vérifie son chargeur de 9mm. Les incisives humaines brillent à l'intérieur du métal. Elles remplacent les balles de plomb. C'est le prix de la banque.

Moro respire bruyamment. Son cou de taureau est rouge. Il regarde les murs qui avancent. L'acier est à trois mètres. Le mécanisme exige un poids précis. La balance est sous leurs pieds. Les dalles de granit cachent les capteurs. Elias regarde le cadran numérique au mur. Le chiffre rouge indique quatre-vingts kilos. Il manque de la masse. Il manque des fluides. Elias observe Moro. Cent dix kilos de muscles et de graisse. C'est une ressource disponible. Moro a une éraflure sur le bras. Le sang coule sans s'arrêter. Il ne coagule pas. C'est sa faille biologique. Elias range son arme. Il sort un scalpel de sa poche. La lame est chirurgicale.

Moro voit le mouvement. Il lève sa scie circulaire. Le moteur thermique tousse et démarre. L'odeur d'essence sature la pièce étroite. La lame crantée tourne à plein régime. Elle siffle dans l'air vicié. Elias ne recule pas. Il calcule la trajectoire. Les murs sont à deux mètres cinquante. La pression augmente dans la pièce. Sacha rampe vers le centre. Elle gratte le sol avec ses ongles. Elle cherche une faille dans le blindage. Il n'y a pas de faille. Il n'y a que le poids. Elias esquive le premier coup de scie. La lame mord l'acier du mur. Des étincelles jaunes volent dans l'ombre.

Moro hurle. Sa voix est un râle animal. Il perd trop de sang par son bras. La tache rouge s'étend sur son pantalon. Elias frappe avec le scalpel. La lame ouvre la jugulaire de Moro. Le jet de sang frappe le mur. C'est un liquide chaud et sombre. Moro lâche la scie circulaire. Elle tourne encore sur le sol. Elle entaille la dalle de granit. Moro tombe à genoux. Il plaque ses mains sur son cou. Le sang passe entre ses doigts. Il remplit les rainures de la balance. Le cadran numérique s'affole. Il affiche cent quatre-vingt-dix kilos. Ce n'est pas suffisant. La porte exige plus.

Sacha se relève. Elle voit le corps de Moro. Il s'affaisse lentement. Ses yeux roulent vers le plafond. Elias se tourne vers elle. Il n'y a aucune émotion sur son visage. Ses mains sont sèches. Sacha recule contre la paroi mobile. L'acier pousse ses omoplates. Elle cherche sa fiole de cyanure. Ses doigts nerveux fouillent sa ceinture. Elias saisit son poignet. Il serre jusqu'au craquement des os. Sacha ouvre la bouche derrière son masque. Aucun son ne sort. Elias la pousse vers le centre. Il ramasse la scie circulaire de Moro. Le moteur tourne encore au ralenti.

La lame frôle le masque de porcelaine. Le cuir des sangles cède. Le masque tombe et se brise. Le visage de Sacha est nu. Elle est livide. Elias pose la scie sur son épaule. Il appuie sur la gâchette. La rotation déchire le tissu et la chair. Le sang de Sacha rejoint celui de Moro. Les fluides se mélangent sur le sol. Ils coulent vers le drain central. Le mécanisme de la banque absorbe la viande. Le cadran affiche deux cent soixante kilos. La limite critique est proche. Les murs sont à un mètre. L'espace est une fente étroite.

La friction des os contre l'acier commence. Le bruit est un cri strident. C'est le son du métal qui broie la structure. Les côtes de Moro craquent sous la pression. Elias se tient au centre exact. Il ne bouge pas. Il attend le point de bascule. Le piédestal sort du sol. Il est en marbre noir. Un sac repose au sommet. Le sac est invisible à l'œil nu. On devine sa forme par le vide qu'il crée. Elias tend la main. Ses doigts rencontrent une texture froide. Ce n'est pas du tissu. C'est une absence de matière. Il saisit le sac.

Le poids est immense.

Le cadran affiche le chiffre final. La balance est saturée. Un déclic hydraulique résonne dans les murs. Le mouvement des parois s'arrête net. L'acier recule de dix centimètres. Une ouverture apparaît dans le fond. C'est un tunnel de service. Kovacs est debout près de l'entrée. Sa silhouette est filiforme dans l'ombre. Il ne regarde pas les corps. Il regarde le sac dans la main d'Elias. Kovacs porte son costume gris. Il semble flotter au-dessus du sang. Il fait un pas en avant. Son visage se décompose. La peau devient grise comme la cendre.

Kovacs porte sa main à sa poitrine. Il déchire sa chemise blanche. Ses doigts s'enfoncent dans sa propre cage thoracique. Il n'y a pas de résistance. Il n'y a pas de douleur. Kovacs sort son cœur de sa poitrine. L'organe est noir et dur. Il ressemble à un morceau de charbon. Kovacs regarde l'objet avec curiosité. Il s'effondre sur les genoux. Son cœur roule sur le granit. Il s'arrête contre la botte d'Elias. Elias ne ramasse pas le cœur. Il ajuste la sangle du sac invisible. Le contrat est rempli. La banque a reçu son paiement.

Elias avance vers le tunnel. Ses pas sont lourds. Il traîne sa jambe gauche. Il entre dans l'obscurité. Le tunnel est étroit. Les parois sont tièdes. Elles pulsent au rythme d'un moteur. Elias sent le poids du sac contre sa cuisse. Il marche sur les éclats de porcelaine. Le bruit ressemble à du verre pilé. Il ne se retourne pas vers Moro. Il ne regarde pas Sacha. Les corps sont des déchets techniques. Ils font partie de la structure maintenant. La sortie est au bout du couloir. Une lueur grise indique la rue.

L'air extérieur frappe son visage. Il est deux heures du matin. La ville est silencieuse. La rue est vide de témoins. Elias sort du tunnel de service. Il se tient sur le trottoir humide. La pluie commence à tomber. Elle lave les traces sur ses bottes. Kovacs reste derrière, dans le noir. Il est une ombre parmi les ombres. Elias regarde ses mains. Elles sont sèches. Il n'y a pas de remords. Il y a seulement le résultat. Le braquage est terminé. L'autopsie de la réalité commence.

Elias marche vers le nord. Ses bottes frappent le bitume. Le rythme est régulier. Le rythme est efficace. Le sac invisible pèse sur son épaule. Il contient le vide promis par l'entité. Les réverbères clignotent sur son passage. La ville semble se contracter autour de lui. Elias ne presse pas le pas. Il connaît le chemin. Il connaît le prix de chaque mètre. Il disparaît dans la nuit. Ses traces de pas s'effacent sous l'eau. Le coffre numéro zéro se referme. Le silence revient dans la Banque Centrale. Elias disparaît dans la nuit.

Chapitre 10

Le Sac et la Crève

La paroi d'acier vibre. Le son est une fréquence basse. Il résonne dans la cage thoracique d'Elias. Le métal de douze tonnes commence à bouger. Il ne glisse pas sur des rails. Il ne pivote pas sur des gonds. La matière se liquéfie. Les molécules de fer se réorganisent. Une ligne verticale fend la surface grise. Elle est droite. Elle est chirurgicale. L'acier reflue vers les bords comme une plaie qui s'ouvre. Elias observe le phénomène. Ses yeux ne cillent pas. Ses pupilles sont des points noirs.

Le coffre zéro expire un air rance. L'odeur de fer est partout. Elle se mélange à une senteur de charogne ancienne. Le sol est jonché de débris. Elias baisse le regard. Ses bottes reposent sur une couche épaisse de poussière blanche. C'est du calcium pur. C'est ce qu'il reste de la structure osseuse de Moro. La scie circulaire gît au milieu des cendres. Elle est couverte d'une rouille instantanée. Le métal est rongé. Il s'effrite en flocons orange. Sacha n'est plus qu'une tache sombre sur le mur de gauche. Son masque de porcelaine est tombé. Il est brisé en trois morceaux. Les fragments brillent sous la lumière crue des plafonniers. Elias ne ressent rien. Il traite l'information. Ses coéquipiers sont des pertes sèches. Ils sont des variables éliminées.

Il ajuste la sangle de cuir sur son épaule. Le sac est là. Il est en toile épaisse. Les coutures sont renforcées par du fil d'acier. Le sac est vide. Elias le sait. Il a regardé à l'intérieur. Il n'y a que de l'ombre. Pourtant, le sac pèse quarante kilos. La sangle scie son trapèze. Le poids est réel. C'est une masse physique sans objet. C'est le poids du vide promis. Elias contracte ses muscles dorsaux. Il stabilise la charge. Son centre de gravité est bas. Il fait un pas en avant. La poussière de calcium s'élève en petits nuages. Elle se dépose sur son pantalon de treillis. Elle marque ses bottes de traces blanches.

Elias franchit le seuil. Il quitte le coffre zéro. Derrière lui, la paroi mute à nouveau. L'acier liquide se rejoint. La fente se referme. Les molécules se soudent. Le silence revient. Il est total. Il est oppressant. Elias est dans le couloir de sécurité. Les murs sont en béton banché. Les joints sont parfaits. Les caméras de surveillance pendent au bout de leurs câbles. Leurs lentilles sont brisées. Elles ressemblent à des yeux crevés. Elias marche. Ses pas produisent un son sec. Un impact régulier sur le sol technique.

Il arrive dans la zone administrative. Les bureaux sont alignés. Les écrans sont noirs. Des rames de papier jonchent le sol. Elles sont immobiles. Il n'y a pas de courant d'air. Elias traverse l'espace. Il évite les obstacles avec une précision mécanique. Son corps est une machine en mode économie. Chaque mouvement est calculé. Chaque calorie est dépensée avec parcimonie. Il ne regarde pas les photos de famille sur les bureaux. Il ne lit pas les noms sur les plaques de plexiglas. Les humains qui travaillaient ici n'existent plus. Ils sont des fantômes dans un système obsolète.

Le hall principal s'ouvre devant lui. L'espace est vaste. Le plafond est à vingt mètres de hauteur. Des colonnes de marbre noir soutiennent la structure. Elles sont froides. Elles sont massives. La lumière de la lune filtre par la verrière supérieure. Elle dessine des rectangles gris sur le sol poli. Elias traverse le hall. Il est une silhouette minuscule dans cette architecture de pouvoir. Le sac tire sur son bras. Ses doigts sont crispés sur la poignée. Ses articulations sont blanches. La douleur est une donnée. Il l'isole dans un coin de son cerveau. Il continue de marcher.

Il atteint les portes monumentales. Elles sont en verre blindé et en bronze. Le mécanisme de verrouillage est complexe. Elias ne cherche pas la clé. Il ne cherche pas le code. Il pousse la barre de sortie. Le métal est glacé. La porte cède. Elle pivote lentement. L'air extérieur s'engouffre dans le hall. Il sent la suie. Il sent l'asphalte mouillé. Elias sort sur le perron. Les marches de granit sont glissantes. La pluie a cessé il y a peu. La ville est une grille de béton et de verre. Les réverbères diffusent une lumière jaune et sale.

Elias descend les marches. Une, deux, trois. Son rythme ne change pas. Il atteint le trottoir. La rue est déserte. Les voitures sont garées le long des bordures. Elles ressemblent à des bêtes endormies. Elias tourne à droite. Il marche vers le nord. Ses bottes frappent le bitume avec une régularité de métronome. Il ne regarde pas les vitrines. Il ne regarde pas les ombres dans les impasses. Il sait qu'il est seul. Il sait qu'il est le survivant.

Le sac invisible pèse de plus en plus lourd. Elias sent ses vertèbres se tasser. Il sent le liquide synovial s'écraser entre ses disques. Il ne ralentit pas. Il ne s'arrête pas pour reprendre son souffle. Ses poumons captent l'oxygène avec efficacité. Son sang transporte l'énergie nécessaire vers ses quadriceps. Il est une fonction de transport. Il est le vecteur du vide.

Il traverse une intersection. Le feu de signalisation clignote à l'orange. Le son du relais électromagnétique est le seul bruit dans la rue. Elias passe sous le pont ferroviaire. L'obscurité est plus dense ici. L'air est plus froid. Il sent l'odeur de l'urine et de la graisse de moteur. Il ne presse pas le pas. La panique est une émotion de civil. Elias est un professionnel. Il traite la mission jusqu'au point final.

Ses mains sont sèches. La cicatrice sur sa lèvre inférieure le tire. C'est une sensation physique mineure. Il l'ignore. Ses yeux restent fixés sur la ligne d'horizon. Il ne cligne plus. Ses cornées sont exposées à l'air nocturne. Elles s'assèchent. La vision devient granuleuse. Il s'en moque. Il voit assez pour suivre la trajectoire. Il voit assez pour éviter les bouches d'égout.

Le sac vide est une anomalie physique. Il contient le résultat du casse. Il contient le néant de la Banque Centrale. Elias a rempli sa part du contrat. Il a livré la viande. Il a livré les fluides. Moro est en poussière. Sacha est une tache. Kovacs est une ombre de rouille. Le compte est bon. Le mécanisme a accepté le paiement. Les issues se sont ouvertes.

Elias arrive devant un immeuble de briques sombres. C'est un entrepôt désaffecté. Les fenêtres sont murées. La porte de service est en fer. Elias s'arrête. Il lâche le sac. Le sac frappe le sol avec un bruit de masse pleine. Le béton se fissure sous l'impact. Elias regarde ses mains. Elles tremblent légèrement. C'est une réaction neuromusculaire. Ce n'est pas de la peur. C'est l'épuisement des fibres.

Il sort une clé de sa poche. Le métal est terne. Il l'insère dans la serrure. Le mécanisme tourne. Le son est net. Elias entre dans le bâtiment. L'intérieur est sombre. Il ne cherche pas l'interrupteur. Il connaît la configuration des lieux. Il tire le sac derrière lui. Le bruit du sac sur le sol est un frottement lourd. Un râle de pierre.

Il s'arrête au centre de la pièce. Il n'y a pas de meubles. Il n'y a que des piliers de soutien. Elias s'assoit contre un pilier. Son dos rencontre le béton froid. Il garde le sac entre ses jambes. Il pose ses mains sur ses genoux. Ses paumes sont calleuses. Ses ongles sont bordés de noir. Il regarde devant lui. L'obscurité est totale.

Le temps passe. Elias ne compte pas les minutes. Il compte ses respirations. Il attend la suite du processus. Le sac commence à vibrer. La vibration se transmet au sol. Elle se transmet au corps d'Elias. C'est une onde de choc silencieuse. Le sac s'affaisse. Il se vide de sa masse. Le poids disparaît. La sangle se détend. Le cuir redevient souple.

Elias se lève. Il ne ressent plus de douleur. Ses muscles sont légers. Trop légers. Il ramasse le sac. Il ne pèse plus rien. Il est redevenu une simple enveloppe de toile. Elias ouvre le sac. Il plonge sa main à l'intérieur. Il ne sent rien. Pas de fond. Pas de parois. Sa main s'enfonce dans une absence de matière. Il retire son bras. Sa peau est couverte d'une fine pellicule de givre noir.

Il ressort de l'entrepôt. La rue est toujours vide. Le ciel commence à blanchir à l'est. C'est l'aube. C'est une lumière sans chaleur. Elias marche vers sa planque. Il ne cligne toujours pas des yeux. Ses pupilles ont envahi ses iris. Il est une machine en fin de

cycle. Il a pris le sac. Il a survécu à la crève. Le résultat est là. Le reste est accessoire.

Elias disparaît dans l'angle d'une rue. Ses pas ne font plus de bruit. Il ne laisse plus de traces sur le bitume humide. Il est devenu une partie du décor. Il est une ombre parmi les ombres. Le braquage est terminé. L'autopsie est complète. Elias n'est plus un homme. Il est un dépôt de calcium et de rouille qui marche encore. Il s'arrête devant une flaque d'eau. Il regarde son reflet. Il n'y a pas de visage. Il n'y a qu'un trou noir à la place des traits. Elias tourne le dos à l'image. Il continue sa route. Le silence l'absorbe. Fin du rapport.

FIN

Merci d'avoir lu "Prends le sac et crève"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)